

**L**in Wenjie est née à Canton en 1986. Bref, sur les marges de la Chine et à une époque où le pays s'ouvrait à de nouvelles cultures urbaines. Et puis, il y eut son choix d'une carrière de peintre commencée à la prestigieuse Académie des Beaux-Arts de Pékin. Un rituel d'adoubement en quelque sorte, l'une des meilleures et plus complètes formations au monde aussi. Les plus grands artistes continuent d'y enseigner comme Liu Xiaodong dont la peinture n'est pas étrangère à celle de Lin Wenjie. Il fut l'un des tous premiers à s'affranchir dans la Chine post-maoïste du « réalisme-socialiste » en art. Nombre de critiques d'art comme Lü Peng y ont vu une forme de « néo-réalisme » proche d'un Lucian Freud, au Royaume-Uni ou d'un Eric Fischl aux Etats-Unis. Bien sûr, l'on pourrait continuer à multiplier les références et voir à travers cette peinture des résonances qui dépassent et de loin la Chine ou des courants d'emprunts américains comme le « simulationnisme » ou le « bad painting ». Et cela serait assez vain car il existe bien une singularité dans la touche et la très grande diversité chromatique caractérisant les tableaux de Lin Wenjie.

Ce sont souvent des couleurs chaudes pour des scènes de la vie quotidienne - terrasses de café, jeux de toutes sortes, plage - que croque l'artiste sur le vif, et notamment en France à la faveur de son séjour à Rouen. Même les univers plus sombres comme ceux rassemblant des spectateurs d'un théâtre, tous peints de dos, ou encore ceux d'un musée, tous peints de face, semblent être pris par une énergie silencieuse. Lin Wenjie transforme l'espace de ses tableaux en espaces de recueillement. C'est une peinture qui a bien plus à faire avec le cinéma de son temps qu'avec l'œuvre mélancolique d'un David Hockney, par exemple. Un cinéma, léger par profondeur, et l'on pense aux films de Gu Xiaogang, ou social comme le serait celui d'un Aki Kaurismäki, teinté parfois d'un humour noir, toujours élégant et juste dans le ton. C'est aussi l'histoire d'un regard partagé avec le spectateur et l'échange qui s'opère entre chaque sujet représenté. Images mouvement donc comme on le dirait tout particulièrement de cette œuvre *Nathan et Sandra*<sup>1</sup> où une enseignante et son élève se trouvent rassemblés ; la main de la femme assise à la gauche du tableau étant saisie dans un séquençage. On le dit ainsi d'une réalisation cinématique. Une évocation à la Francis Bacon comme à la peinture de la Renaissance dont la gestuelle héritée de l'iconographie chrétienne est ici reconnaissable. L'est aussi celle de ce chanteur de l'Opéra chinois dans cette scène intitulée *Combat*<sup>2</sup>. Son costume fuchsia rehaussé d'or adoucit la pause martiale de son geste. Le jeu de mains que prolongent ses deux épées laisse deviner la complexité d'un rôle où l'acteur, dans la simultanéité de son répertoire déclamé semble successivement affirmer, justifier ou, au contraire, infirmer et déjouer. C'est dans cette dialectique permanente de gestes parfois mutiques que se devine l'extraordinaire capacité de distanciation cultivée par l'artiste. Cette distanciation n'en reste pas moins mesurée. Elle tient compte de deux choses : une temporalité réflexive - celle qu'incarnent notamment cette scène de la *Police montée*<sup>3</sup> et ce diptyque intitulé *Au Printemps*<sup>4</sup> - d'une part, l'autonomie toujours relative de chaque être observé, d'autre part. Superbe est en cela la vue qui s'offre sur cet oiseau dans *Nous vous regardons*<sup>5</sup>, un tableau réalisé quelques années plus tôt par l'artiste avec d'autres peintures animalières, et que l'on espère la voir reprendre un jour. Par on ne sait quel hasard des correspondances qu'accumule la mémoire, cette scène faisait irrésistiblement penser aux vues du luxuriant Brésil immortalisées, il y a deux siècles, par Aimé Adrien Taunay. Il y a chez Lin Wenjie une pratique de l'environnement comparable à celle de l'entomologiste étudiant ses insectes. C'est cette rationalité toujours à l'œuvre qui classe aussi cette peinture dans une catégorie qui est celle du témoignage, de la sociologie.

Participative, c'est entendu : la vie d'un peintre ne se concevant pas sans un certain empirisme. Ce sens de l'observation, subordonné à une attente infiniment patiente de la saisie du sujet n'est d'ailleurs pas dénué de grâce. Cette dernière abolit le langage ou le désinvestit de son inextricable complexité dans cette oscillation constante que

nous montre l'artiste entre le jeu du double et du même, de la différence et de l'identité, du temps qui se répète et s'abolit, des mots que l'on croit entendre, qui glissent sur eux-mêmes et disent autre chose que ce qu'ils disent. En somme, l'œuvre de Lin Wenjie peut se lire comme un inventaire des pouvoirs dédoublants du langage. Pour chaque composition se devine l'esquisse d'un cercle, l'œil du peintre en somme qui n'est pas autre chose que la mise en abyme d'un monde se regardant, regardé. L'œuvre et son revers ou ce que l'on dit d'un effet miroir dans le commerce des regards qui s'échangent. Et le plus souvent, de biais et dans l'esquive conditionnant la posture de chacun. *Dans le même bateau*<sup>6</sup> est à ce titre évocateur. Il y a cet effet de perspective sur le fleuve et les berges qui en bornent l'horizon, lequel fait écho à d'autres œuvres réalisées par l'artiste comme ce *Cours de danse*<sup>7</sup>. Il répond à un agencement par où se retrouve l'alternance entre le vide et le plein ; deux entités, on le sait, consubstantielles à la pensée chinoise.

Notre culture toujours nous précède. Lin Wenjie et son histoire qui est aussi celle d'une société qui l'a vue naître peut nous être rapportée à travers le portrait de sa *Grand-mère*<sup>8</sup>. Elle fait figure d'allégorie. Peinte en 2019, neuf ans après avoir quitté la Chine, elle est assurément œuvre de pensée. Inductive, déductive ou analogique... De ces moments où la pause de l'esprit est marquée par ces déplacements subreptices d'un acte imaginatif. Cette image et toutes celles peintes par Lin Wenjie entretient une relation syncopée avec le réel. On le dit là encore d'un certain cinéma ou de la littérature d'une Marguerite Duras par exemple, laquelle a fait du cinéma pour s'émanciper de la littérature.

Ne serait-ce pas ce que Lin Wenjie fait avec la peinture ? « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » disait Wittgenstein. Une culture du silence, et du montrer sans le dire peut se substituer à cette exhortation du « il faut ». Lin Wenjie nous y invite avec le détachement qui sied aux personnes qui savent aussi comment durer pour se préserver. Sa peinture est en soi une école. Celle de la vie.

Emmanuel Lincot